

Histoire d'Évika :

« Pourquoi as-tu dessiné cette chevrette sur la paroi de mon abri ?

— Ce matin, papy, j'ai rencontré, là où le sentier passe derrière le rideau de la cascade, une biquette immobile sur les galets. Elle avait peur, elle tremblait, alors je me suis approchée tout doucement. Elle a reculé mais s'est retrouvée contre la roche. Alors elle a baissé la tête et a sautillé en se dressant sur ses pattes arrière. Moi j'ai reculé et je suis allée chercher des feuilles, et je suis revenue les lui apporter, tout doucement, au bout de mon bras... Un moment, elle les a reniflées. Plus tard, j'ai pu lui grattouiller le front entre ses petites cornes, et plus tard encore, je lui ai caressé les joues. Longtemps après, je lui ai mis la tête contre mon giron, et elle s'est calmée. Très longtemps après, je suis sortie avec elle dans les bras. Dès qu'on a été de l'autre côté, elle a gigoté pour descendre.

— Bien. Bien. Et après ?

— Après je l'ai reposée, et elle a sauté dans les fourrés. Voilà pourquoi je l'ai dessinée dans ta grotte. »

Il y a, comme ça, des passeurs. On imagine, coincé sous le rideau entre deux mondes, un mort que l'inconnu pétrifie, et qu'un être aidera. Une petite fille, de son vivant, a accompagné une chevrette au franchissement de la

cascade. Ceci, peut-être, ne sera pas oublié ; car des gens ont des dispositions qui pourraient bien les suivre au-delà de leur existence, les signalant à l'attention des générations futures. Voici une dignité majeure.



« La mort n'est pas une fin, je m'attends ailleurs, laisse-moi dormir ! »
C'est la dernière lettre connue de celui qui, sur son lit d'agonie, se préparait à franchir la porte.

Puis il y avait eu le service, les discours ; et les survivants occupés à batailler avec ou contre des remontées de souvenirs. En premier lieu, les regrets, les choses qu'on aurait dû faire et qu'on n'a pas faites ; les bons moments trop vite avalés. Mais comment aurait-on su, puisqu'en vivant, on improvise à chaque pas ? Tout ceci, bien entendu, le défunt n'en avait cure. Il ouvrait présentement des mirettes larges comme des soucoupes.

Car se dressait devant lui une espèce de génie rouge aux yeux globuleux, avec des sourcils de démon japonais. Un chignon, et le visage féroce du type profondément outragé par le spectacle des petites humaines.

« QUELLE EST TA FLÈCHE ? hurla le phénomène...

— LA VOICI ! » rugit illico le candidat, qui tendit les bras et déversa sur l'affreux bonhomme un nuage de couleurs et de cris, une véritable bouillie qu'aucun mortel n'aurait pu analyser mais qui sembla être une réponse tout à fait recevable car, l'autre, tout de suite : « BRAVO ! » et d'une courbette :

— Soyez le très bien venu... »

Du diable si j'y comprends quoi que ce soit. Mais le mort eut l'air de trouver ceci fort naturel. Tout guilleret, il salua poliment le génie au passage, et s'en fut déguster au large ses retrouvailles avec lui-même.

C'était, en bord de mer, une plage bruissante d'écume avec, à peu de distance, une petite île qui tendait le cou au-dessus des vagues. Un soleil bas dorait la crête des rouleaux. Des ombres, un peu violettes, dansaient au pied des herbes semées dans la dune. En se retournant, le mort vit une prairie ; des rafales y galopaient, y creusaient des nids. On aurait dit des chevaux libres remplis d'allégresse. Au loin apparaissaient des collines, et de puissants nuages tout glorieux de lumière faisaient par là-dessus un barrage aux étoiles.



« Maître, pourquoi cette chèvre sur la paroi ?

— Un jour, une petite fille s'est prise de compassion pour une jeune biquette qui s'était engagée derrière la chute d'eau que vous avez dû franchir pour parvenir jusqu'ici. La chevrette était effrayée et ne bougeait plus, ni en avant ni en arrière. Cette petite fille a réussi, à force de douceur, à sortir de la cascade avec sa protégée dans les bras, puis elle l'a relâchée dans la combe, et nous a dessiné son histoire dans ma grotte. Voulez-vous goûter au miel ? »



Il se creusa un nid dans le sable. Là, heureux et placide comme un oursin dans son trou, il regarda au ciel passer les nuages, prodigieux bestiaires. Des formes tentaculaires, qu'une bourrasque d'altitude ébouriffait, faisaient songer aux poulpes, aux étoiles de mer. Il vit, vaste dirigeable, dériver le roi des harengs, qui ondule à la surface des rêves des marins.

Cela lui redonna l'envie de créer. De son vivant, il avait été un sculpteur fécond, parfois heureux, mais trop souvent frustré car la création, chez les mortels, est douloureuse. Dans ces moments-là, il tournait et virait dans son atelier, allant jusqu'à se mordre le poing devant un désir qu'il ne pouvait attraper.

Les ébauches des projets en cours, ou les maquettes d'œuvres réussies qui l'épiaient du haut des étagères, n'avaient jamais réussi à le consoler. Car tout, absolument tout, est toujours remis en cause à chaque nouvel accouchement. Et d'abord : a-t-on toujours du talent ? Où est-il passé ? Suis-je condamné aujourd'hui encore à pelleter de la merde jusqu'à ce soir, jusqu'à la fin de la semaine ? Tandis que ma vie s'enfuit...

Mais ici, au bord de la mer, il sentit se lever en lui la rouge aurore, la puissance du potier. Bientôt, elle fut déployée tout entière, un désir vaste jusqu'au vertige. Une fleur qui aurait eu la taille de millions de soleils. Puis il crut saisir qu'il était lui-même cette fleur. Dans ses mains, comme du sable, roulaient des mondes et leurs multitudes ; lui se baignait dans l'univers comme un âne béat se vautre dans la poussière du chemin.

Il en avait des fourmillements aux bouts des doigts. C'était bon !

Alors, il se leva, ivre, et s'avança vers les vagues ; il plongea dans la mer tiède. Il fit le phoque, il fit des galipettes, il fit des bulles, des bruits de trompette. Il ébroua sa crinière de vieux lion argenté, et des milliers de perles étincelèrent en le nimbant. Il regarda ses mains toutes scintillantes, et à travers

ses doigts écartés, crevassés par une vie de travail sur la glaise, il vit le paysage : la campagne, les collines, et la barrière des grands nuages au-dessus de laquelle on voyait sautiller les petites étoiles qui voulaient savoir, nom d'un père Noël, ce que c'était que ce dieu qui venait tout juste de naître.



« Qu'est-ce que cette chèvre qu'on voit dessinée dans votre abri ?

— Mon prédécesseur m'a raconté l'histoire. C'est une fillette qui aurait sauvé une biquette restée coincée sous la cascade par la peur du bruit. Elle l'a sortie dans ses bras. Alors elle a dessiné la petite bête ici, pour le souvenir, et surtout, paraît-il, pour la commémoration de cet événement.

— C'est une belle idée. Elle a fait preuve d'humanité, ce jour-là.

— En sortant l'animal, elle a fait preuve de compassion. Mais en dessinant son histoire, oui, elle a montré son humanité... Car il me semble que les seuls animaux qui dessinent le passé pour s'en souvenir sont les humains... Le temps fuit, et la mort pose sa question sans jamais se lasser. Alors les humains dessinent ou font des figures. Autant de défis, autant de questions qu'on lui pose à notre tour, vous ne croyez pas ?

— *Je ne sais pas... Je regardais le dessin ; c'est une juvénile, en effet : les cornes ne sont pas encore tout à fait sorties... Et, puisqu'on en parle, c'est vrai que cette cascade impressionne. On hésite à passer là-dessous ! Mais la douche fut bienvenue après la grimpette.*

— *C'est sûr. Tenez, un rayon de miel. Je n'ai plus de pain, par contre. »*

Les millénaires passant, la chevette sur la paroi se recouvre d'une couche de calcite. L'auvent offre aux animaux fouisseurs l'aubaine d'un sol sablonneux dans lequel creuser de solides terriers à l'abri des inondations. La chèvre dessinée veille sur la petite cité.

Un jour, la dalle de plafond se casse et s'enfonce de travers dans le sable, tuant net un bon nombre de bestioles dont les cadavres nourriront les plantes qui débarquent. Exposée à l'air, la paroi calcifiée de la chèvre se dégrade, les lichens s'installent, et l'animal disparaît pour toujours.

Mais l'exploit de la petite fille a traversé les siècles, d'abord dans le souvenir des ermites qui ont occupé les lieux, et aussi en redescendant dans la vallée, où il fut peu à peu intégré au fonds légendaire. On en fit une comptine, qui disait comme ça :

*Chevrette sous la cascade
n'avance ni ne recule
Je viens te chercher - je viens t'enlever
pour te déposer - de l'autre côté !*

Ça n'a l'air de rien comme chanson, et, passé l'âge de quatre ans, aucun enfant n'oserait la chanter encore, car on a son petit honneur, surtout chez les garçons ; mais les paroles restent imprimées chez ceux qui, au fil des ans, deviennent parents. Elles montrent, comme une évidence, que les humains peuvent sauver les animaux, même ceux qui leurs sont étrangers... C'est tout bête, mais voilà de l'eau vive.

Les gens qui auront sauvé un chat, ou un chien, ou toute autre espèce d'animal, ils savent quel est le goût de cette eau. Par exemple, il y avait une fois un éléphant qui marchait à reculons dans la brousse, car il avait une carie à une défense. Des vétérinaires lui posèrent une prothèse synthétique. La joie de l'animal, quand il repartit soigné, ces gens l'ont portée ensuite comme une médaille... Il y a des êtres qui créent des ponts.

« Ma flèche, dit le sculpteur, n'est pas aussi glorieuse que celle de tes vétérinaires. Simplement, j'ai voulu montrer la beauté du monde. Alors, avec mes maigres forces, je l'ai célébrée... De toute manière, je ne pouvais pas vivre autrement ; c'est un feu et puis c'est tout. On le suit, on se laisse porter, ou bien l'on se ronge. Le choix est vite fait. Voilà ce qui m'a suivi de l'autre côté. »

Sur son rocher, la chevrette moussue n'existe plus, mais la cascade subsiste, et subsistera jusqu'à ce que la Terre se retourne dans son lit. D'autres cascades viendront alors. Mais toujours, mais souvent, des êtres se perdront sous les rideaux argentés, et demeureront prisonniers du tonnerre des chutes jusqu'à ce qu'une magie survienne.

Ainsi, proche de celle de la petite fille à la chevrette, l'histoire d'une maman hippopotame qui, je ne sais dans quel zoo, américain je suppose, se serait précipitée dans l'eau pour repêcher un petit d'humain tombé du mur ; est-elle vraie, est-elle inventée ? En tout cas, elle ne saurait être fausse. De l'eau vive, là aussi, qui charrie la puissance féconde, et qui ne se lasse jamais de sourdre...

C'est un des ruisseaux qui seront toujours disponibles, malgré les efforts des bâtisseurs de camps, les remplisseurs de charniers, malgré les faiseurs d'opinion, les abrutisseurs de foules, tous ceux qui les voudraient inertes.

Encore faut-il prendre position. Et sortir de soi, face au qu'en-dira-t-on qui, dès l'abord, te demande pourquoi tu cherches les ennuis. *Qui montre sa tête attire le bâton* : adage de tous les temps, de tous les pays. Cependant, le résultat vaut bien d'essayer, qui, non seulement procure la fierté de l'acte juste, mais encore apporte, en retour, l'acquiescement des choses, le plaisir du geste exact. Voici ce que c'est qu'être plante au jardin du Baron. Ce qu'avait toujours cherché le sculpteur, à sa manière.

Regardez, le voici. Il s'est enfoncé dans la campagne. Il a marché dans une savane ; à la fin de la journée, dans les rougeurs du couchant, au pied des collines, il a trouvé une bonne terre, et un point d'eau que des bêtes piétinent, pour l'instant invisibles. C'est à dire qu'il n'y a pas de traces, mais lui les voit, et c'est là toute la différence.

Car maintenant qu'il peut, sans retenue, il ne va pas se priver ! Il écarte les mains, il prend une grosse brassée de terre collante qu'il serre contre sa poitrine, et puis il s'avance vers une pierre bien plate.

Des nuées de bêtes sortiront de ses flancs !

Il chante une histoire qu'il invente pour son premier animal : un grillon très courageux. Elle n'a l'air de rien cette histoire, juste quatre mots, mais attendez de le voir, son grillon... Et le soleil s'endort sur cette bonne résolution. »

